



## SUR LES PAS DE LAMARTINE

1790 - 1869

- ENTRE HISTOIRE ET ANECDOTES -

A Milly-Lamartine, Monsieur de Combaud, notre hôte et guide des lieux d'enfance et d'adolescence, a fort judicieusement pigmenté ses propos, des écrits, d'histoires et d'anecdotes tirées de la vie de Lamartine, tout à la fois, poète, homme politique, homme fidèle à ses convictions, homme tourné vers la Nature et vers les gens de la Nature.

## **DANS LES ECRITS DE L'ENFANCE**

**Ses qualités littéraires sont remarquées entre ses 12 et ses 18 ans par un grand nombre de Prix de français et d'accessits de versifications.**

Quand, à 12 ans il arrive au collège jésuite de Belley (Ain), sa première composition française interpelle son professeur qui la montra à ses confrères et lui dit de l'envoyer à ses parents.

**Mais, savez-vous quel en était le thème ?**

Eh bien... **Le coq sur le tas de fumier** où il fait une description de la campagne absolument éblouissante.

**Suivent à son sujet les commentaires de Lamartine, adulte :**

“J'ai retrouvé, il y a peu de temps, cette composition d'enfant, écrite d'une écriture ronde et peu coulante, dans un des tiroirs du secrétaire en noyer de ma mère : mes maîtres la lui avaient adressée pour la faire jouir des progrès de son enfant. Je pourrais la copier ici tout entière ; je me contente de l'abréger sans y rien changer. J'avoue que, si j'avais à l'écrire aujourd'hui, je la ferais peut-être plus magistralement, mais je ne la ferais peut-être pas avec plus de sentiment du vrai sous la plume. Voici donc mon chef-d'œuvre (*cf. annexe pour les amateurs*).

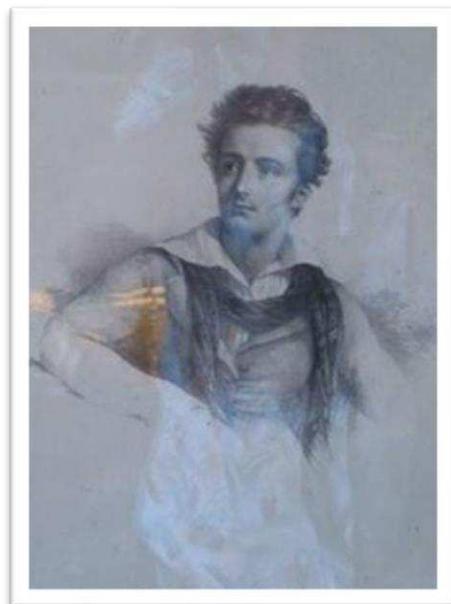
Mais je n'en copie pas davantage; ces balbutiements d'enfant n'ont de charme que pour les mères.

Quoi qu'il en soit, cette première composition littéraire échappée à une imagination de douze ans, parut aux maîtres et aux élèves, supérieure au moins, par sa naïveté, aux redites classiques de mes condisciples ; on y reconnaissait l'accent, on y entendait le cri du coteau natal sous le soleil aimé du pauvre villageois du Midi.”

**Pour ma part, je n'en dévoile ici que les premières lignes...**

**“Le coq chante sur le fumier du chemin, au milieu de ses poules qui grattent de leurs pattes la paille, pour y trouver le grain que le fléau a oublié dans l'épi quand on l'a battu dans la grange.**

**Le village s'éveille à son chant joyeux. On voit les femmes et les jeunes filles sortir à demi vêtues des portes des chaumières, et peigner leurs longs cheveux avec le peigne aux dents de buis qui les lisse comme des écheveaux de soie. Elles se penchent sur la margelle du puits pour s'y laver les yeux et les joues dans le seau de cuivre, que la corde enroulée autour de la poulie criarde élève du fond du rocher jusqu'à leurs mains.”**

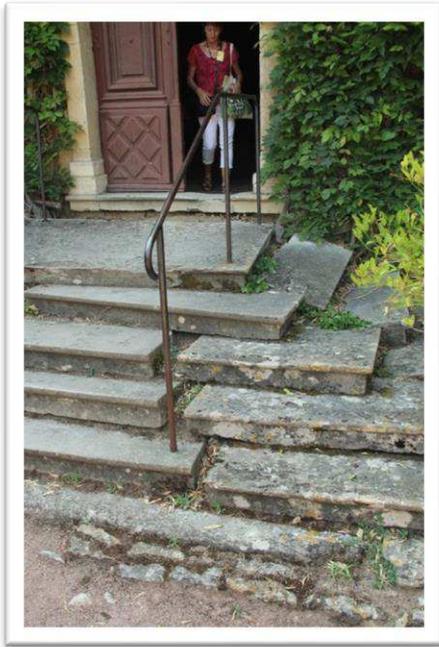


## DANS LES ECRITS SUR MILLY

Milly est entre deux "montagnes", on l'imagine bien dévalant les pentes du Monsard, grimper la montagne de Cras...

Les Lamartine y vivaient simplement et même chichement. Ils étaient aimés et appréciés. Lamartine disait que lorsqu'il se promenaient alentour, ils étaient appelés par leurs prénoms et invités à partager le pain et le fromage.

**En 1826, alors que le père du poète songe à vendre la maison, Lamartine le supplie de n'en rien faire et compose Milly ou la Terre natale (Harmonies poétiques et religieuses). Il pare la maison d'atours symboliques :**



*“Sur le seuil désuni de trois marches de pierre  
Le hasard a planté les racines d'un lierre  
Qui, redoublant cent fois ses nœuds entrelacés,  
Cache l'affront du temps sous ses bras élancés,  
Et, recourbant en arc sa volute rustique,  
Fait le seul ornement du champêtre portique.”*

En fait le perron comporte cinq marches, mais le chiffre trois est un chiffre symbolique et le lierre est en fait... une glycine.

*Pourquoi cet attachement au lierre ?*

Jusqu'au milieu 20<sup>e</sup> siècle les poètes étaient pétris de littérature grecque et latine dans lesquelles le lierre est symbole d'amour, de fidélité, bref le lierre est symbole d'attachement. Lamartine a décrit dans ses poèmes deux espèces végétales tout particulièrement, le lierre et la vigne qu'il connaissait bien, vagabondant dans la nature depuis l'enfance !

Autre raison, ne croyez-vous pas, s'amuse Monsieur de Combaud : pour la rime, lierre et pierre s'harmonisent fort mieux que glycine et pierre.....

Toujours est-il que sa mère plantera du lierre au pied du mur Nord pour que la maison ressemble à la description qu'il en donne dans **La vigne et la maison** (Cours familial de littérature, 1857).

**Sur le piano de la maison de Milly, la lettre de Lamartine à Maître Daux :**

En 1860, criblé de dettes, il est contraint de vendre la maison si chère à son cœur :

**“J'ai été obligé, écrit-il le 18 décembre, de signer la vente de la moelle de mes os, ma terre et ma maison natale de Milly, à un prix de détresse qui ne représente ni la valeur morale ni la valeur matérielle. J'ai emporté avec des larmes, en quittant le seuil, les vestiges de ma mère et les reliques de ma jeunesse.”**

L'acquéreur de Milly ne garda pas la maison. Elle fut échangée par lui dès 1861 avec Maître Daux, notaire à Saint-Sorlin (devenu "La Roche-Vineuse"). Avant d'en prendre possession, Maître Daux tint à demander à Lamartine lui-même s'il ne souhaitait pas en retrouver la pleine propriété, lui offrant ainsi la possibilité de la racheter.

Le vieux poète lui répondit :

**"Achetez sans crainte de m'affliger. Une fois la coquille de l'œuf brisée, le passereau n'y rentre plus! "**

## LAMARTINE, LE VIGNERON

Il a dit de lui-même :

**" Je suis un grand administrateur de terres et de vignobles. Je ne suis pas un poète ; je suis un grand vigneron".**



Il possède 100 ha de vigne entre Monceau et Milly par héritage ou achat et voue un amour infini à ses propriétés. Même si d'après ses contemporains, son vin n'était pas à la hauteur de sa réputation de poète et qu'il est un piètre dégustateur.

Sa passion du vin le pousse à contracter des dettes pour les entretenir. Car malgré son envie, Lamartine est un mauvais homme d'affaires et en dehors des pertes dues aux conditions climatiques, il engloutit en vain ses droits d'auteur pour renflouer les caisses de ses investissements malheureux et de sa gestion approximative.

**Il se confie régulièrement dans ses lettres sur les aléas de sa vie de vigneron :**

**"Mes vendanges sont faites et pauvres. Il faut vivre, et pour vivre, écrire" (1846)**

**"Les vignes font un immense tapis vert. Le soleil et les nuages en sont les deux croupiers qui vous jettent les trésors ou la ruine"**

**"Pluie tous les jours, huissier toutes les semaines" (1852)**

**Extrait de la vigne et la maison :**

**"Suis-moi du cœur pour voir encore,  
Sur la pente douce au midi,  
La vigne qui nous fit éclore  
Ramper sur le roc attiédi.  
Contemple la maison de pierre,  
Dont nos pas usèrent le seuil :  
Vois-la se vêtir de son lierre  
Comme d'un vêtement de deuil.  
Écoute le cri des vendanges  
Qui monte du pressoir voisin,  
Vois les sentiers rocheux des granges  
Rougis par le sang du raisin. "**

Poète, historien, homme politique et maire de Milly en 1812, la renommée de Lamartine, enfant du pays, participe de la notoriété, notamment viticole, du village. Ainsi, Milly associe son nom à celui de Lamartine par décret, en 1902.

## LAMARTINE, HOMME DE CONVICTION

Député de 1833 à 1851, il mène sa carrière politique sans s'éloigner de l'écriture avec la publication du Voyage en Orient en 1832.

**Le 25 février 1848, devant l'hôtel de ville de Paris, Lamartine se porte au-devant de la foule qui veut imposer le drapeau rouge.**

Pour Lamartine :  
Le **drapeau rouge**  
symbolise le sang de la Terreur,  
les heures sombres de la  
Révolution.  
Le **drapeau tricolore**,  
quant à lui, se pose comme  
l'emblème de la concorde  
républicaine, de l'avenir,  
des réformes progressives.

“Citoyens, vous pouvez [...] commander de changer le drapeau de la nation et le nom de la France. Si vous êtes assez mal inspirés et assez obstinés dans votre erreur pour lui imposer une République de parti et un pavillon de terreur, le gouvernement, je le sais, est aussi décidé que moi-même à mourir plutôt que de se déshonorer en vous obéissant. [...]

Je repousserai jusqu'à la mort ce drapeau de sang. [...] Car le drapeau rouge que vous nous rapportez n'a jamais fait que le tour du Champ-de-Mars, traîné dans le sang du peuple en 91 et en 93, et le drapeau tricolore a fait le tour du monde, avec le nom, la gloire et la liberté de la patrie !”

A. de Lamartine, Histoire de la Révolution de 1848-1849.



Félix Philippoteaux, Lamartine refusant le drapeau rouge devant l’Hôtel de ville, 1848  
huile sur toile - Musée du Petit Palais, Paris.

**En 1834, il fait partie des 27 fondateurs de la Société française pour l'abolition de l'esclavage**, dont il est l'un des orateurs les plus influents de la société à la Chambre des Députés de La Monarchie de Juillet<sup>1</sup>.

**Son engagement contre l'esclavage sera aussi littéraire** : dans les années 1840, il écrit une pièce en vers sur Toussaint Louverture. Elle ne sera donnée qu'en 1850, avec le grand acteur (représenté dans le film de Marcel Carné Les Enfants du Paradis) Frederick Lemaître dans le rôle-titre, pour lequel il est grîmé en noir.

La pièce est un échec public. Dans son étude parue en 1998, le spécialiste de Lamartine Léon-François Hoffman attribue cet échec au fait que "*à l'époque, et pour longtemps encore le Noir est (au théâtre) un personnage qui inspire le rire, voire la dérision*", ce qui n'est pas le cas du Toussaint de Lamartine.

<sup>1</sup>La Monarchie de Juillet tire son nom de l'émeute parisienne qui se transforme en révolution, les 27, 28 et 29 juillet 1830, dite des "Trois Glorieuses". Louis-Philippe, duc d'Orléans devient "roi des Français", rompant ainsi, par ce titre, avec les 68 "rois de France" qui l'ont précédé. Il succède à son cousin Charles X, renversé par l'émeute, pour un règne de dix-huit ans.

**Alphonse de Lamartine est contre la peine de mort** : “L’abolition de la peine la mort, meilleur rempart au crime”.

“Messieurs, la différence profonde qui existe entre l’honorable orateur auquel je succède et moi consiste surtout en ceci : que l’honorable préopinant veut conserver la peine de mort dans nos lois, précisément comme signe, comme intimidation, et que nous, au contraire, (...) nous croyons que l’abolition systématique de la peine de mort dans nos lois serait une intimidation et un exemple plus puissant contre le crime que ces gouttes de sang répandues de temps en temps, si stérilement vous en convenez vous-même, devant le peuple, comme pour lui en conserver le goût. (...)” (Cf. 17 mars 1838, discours à la Chambre des députés).

**Dans son discours du 6 octobre 1848, le député Alphonse de Lamartine défend l’élection au suffrage universel** (*les hommes seuls bien sûr !*) et s’oppose ainsi à un amendement qui conférerait aux représentants du peuple la nomination du président de la République.

Le 10 décembre 1848, il échoue à l’élection présidentielle contre Louis-Napoléon Bonaparte (futur Napoléon III) puis assiste au coup d’Etat de 1851 conduisant au second Empire, dès lors, il tourne la page de la politique et n’y revient plus.

## **LAMARTINE, UN HOMME GENEREUX**

Ce n’était pas un homme d’affaires et s’il s’est ruiné c’est en grande partie en raison de sa grande générosité.

Même dans sa période politique, quand on venait lui demander de l’aide, il piochait dans sa propre poche et non dans les deniers publics !

Dans le même esprit, Lamartine continuait d’entretenir ses vieux domestiques à la retraite.

### **Deux anecdotes-témoignages de sa générosité :**

A l’époque faste où il vit au château de Saint-Point, **un groupe de petits bergers fait pâturer son bétail au bord des chemins selon l’habitude de l’époque.**

Soudain, ils entendent une cavalcade arriver ; les temps n’étant pas trop sûrs, vite ils cachent leur troupeau derrière une haie où ils se cachent eux-mêmes et pour aller plus vite tous laissent leurs sabots au milieu du chemin.

Lamartine arrive avec une bande d’amis, voit tous les sabots par terre, éclate de rire comprenant ce qui s’est passé.

**Il descend de cheval et dans chacun des sabots met un gâteau et un louis d’or** (somme énorme pour cette époque).

Inutile de dire que le lendemain tous les petits bergers étaient au château de Saint-Point avec, qui un sac de noisettes, qui trois œufs, etc. car dans le monde paysan on n’aime pas trop rester en dettes.

**Pour Lamartine, le compte était bon !**

### **A la fin de sa vie il vivait à Paris, une de ses nièces de passage à Mâcon lui écrit :**

“On a déposé les revenus de l’année, je vais vous les faire suivre”.

Par retour de courrier, il lui répond :

“**Veillez avant vous assurer que chacun des vigneron ait de quoi manger du pain pendant un an**”.

Pour un homme harcelé par les créanciers...Cela est la vraie générosité !

## DERNIERE ANECDOTE

**Lors du voyage en Orient, en bon catholique, Lamartine se rend à Jérusalem où il arrose solennellement la Terre Sainte du Jardin des Oliviers du vin de Milly, sa terre d'enfance.**

Son entourage étonné de ce geste, l'interroge.

Il répond :

**“C'est ma façon d'associer ma mère (morte quelques décennies plus avant) à ce voyage, elle aurait été si heureuse de me savoir là !”**

**Fidélité à la famille, fidélité à la religion, fidélité à la vigne et aux produits de la vigne... Cette dernière anecdote résume parfaitement Lamartine, conclut Monsieur de Combaud.**

### Présentation proposée par Solange Bouvier

Sources (texte et photos) :

- Visite guidée de la Maison d'enfance de Lamartine à Milly-Lamartine
- <https://memoire-esclavage.org/biographies/alphonse-de-lamartine>
- <https://www.humanite.fr/culture-et-savoirs/les-grands-discours-de-la-republique/alphonse-de-lamartine-labolition-de-la-peine>
- photos : GEAH Morestel

## ANNEXE

### **LE COQ SUR LE TAS DE FUMIER**

#### **Composition française d'Alphonse de Lamartine, âgé de 12 ans**

Le coq chante sur le fumier du chemin, au milieu de ses poules qui grattent de leurs pattes la paille, pour y trouver le grain que le fléau a oublié dans l'épi quand on l'a battu dans la grange. Le village s'éveille à son chant joyeux. On voit les femmes et les jeunes filles sortir à demi vêtues des portes des chaumières, et peigner leurs longs cheveux avec le peigne aux dents de buis qui les lisse comme des écheveaux de soie. Elles se penchent sur la margelle du puits pour s'y laver les yeux et les joues dans le seau de cuivre, que la corde enroulée autour de la poulie criarde élève du fond du rocher jusqu'à leurs mains.

Le vent attiédi de mai souffle, semblable à l'haleine d'un enfant qui se réveille; il sèche sur leurs visages et sur leurs cous les mèches humides de leurs cheveux. On les voit ensuite se répandre dans leurs petits jardins bordés de sureaux, dont la fleur ressemble à la neige qui n'a pas encore été touchée du soleil ; elles y cueillent des giroflées qu'elles attachent par une épingle à leurs manches, pour les respirer tout le jour en travaillant.

Les hirondelles, qui sont revenues depuis peu de jours des pays inconnus où elles ont un second nid pour leurs hivers, n'ont pas encore pris leur vol; elles sont rangées les unes à côté des autres sur les conduits de fer-blanc qui bordent le toit, afin d'y saluer de plus haut le soleil qui va paraître, ou d'y tremper leurs becs dans l'eau que la dernière pluie y a laissée; on dirait une corniche animée qui fait le tour du toit. Elles ne font entendre qu'un imperceptible gazouillement, semblable aux paroles qu'on balbutie en rêve, comme si ces charmants oiseaux, qui aiment tant la demeure de l'homme, avaient peur de réveiller les enfants encore endormis dans la chambre haute.

Enfin, le soleil écarte là-bas, du côté du Mont-Blanc, d'épais rideaux de brouillards ou de nuages; l'astre s'en dégage peu à peu comme un navire en feu qui bondit sur les vagues en les colorant de son incendie; ses premières lueurs, qui le devançant, teignent les hautes collines d'une traînée de lumière rose; cette lueur ressemble aux reflets que la gueule du four, où pétillent le buis et le sarment enflammés, jette sur les visages des femmes qui font le pain. Elle ne brille pas glaciale comme pendant l'hiver sur le givre des prés; elle chauffe la terre, et elle essuie la rosée qui fume en s'élevant des brins d'herbe et du calice des fleurs dans les jardins. Le caillou que le rayon a touché est déjà tiède à ma main; le vent lui-même semble avoir traversé l'haleine de l'aurore du printemps; il souffle sur les collines, comme notre mère, quand nous étions petits et que nous rentrions tout transis de froid, soufflait sur nos doigts pour les dégourdir.

Le soleil monte de plus en plus; il atteint déjà la cime du clocher, dont il fait briller la plus haute pierre comme un charbon; la cloche, ébranlée par la corde à laquelle se suspendent les petits enfants au signal du sonneur, répond à ce premier rayon de soleil par un tintement de joie qui fait tressaillir et envoler les colombes et les moineaux de tous les toits.

Les femmes qui tirent l'eau du puits, ou qui la rapportent à la maison dans un seau de bois sur leurs têtes, s'arrêtent à ce son de la cloche; elles courbent leurs fronts en soutenant le vase de leurs deux mains levées, de peur que leur mouvement ne fasse perdre l'équilibre à l'eau; elles adressent une courte prière au Dieu qui fait lever un jour de printemps. Les murmures, les bruits, les voix du chemin cessent un moment, et à travers ce grand silence on entend la nature muette palpiter de reconnaissance et de piété devant son Créateur.

Mais déjà les chèvres et les moutons, impatients qu'on leur rouvre les noires étables où on les enferme pendant la neige, bêlent de plus en plus haut pour qu'on les ramène à leur montagne accoutumée. La mère de famille descend précipitamment l'escalier raboteux de la chaumière; on entend résonner ses sabots de hêtre ou de noyer sur les marches. Elle lève le loquet de bois de l'étable; elle compte ses agneaux et ses cabris à mesure qu'ils s'embarrassent entre ses jambes pour sortir les premiers de leur prison; elle les donne à conduire aux enfants. Les petits bergers, armés d'une branche de houx où pendent encore les feuilles, prennent avec leurs chèvres le sentier de rocher qui mène aux montagnes; ils s'amuse à cueillir les rameaux du buis, que le printemps rend odorants comme la vigne, et à cueillir au buisson les fruits verts de cet arbrisseau, qui ressemblent à de petites marmites à trois pieds, amusement et étonnement de leur enfance. Bientôt on les perd de vue derrière les roches, et ils ne reviendront que le soir, quand les chèvres et les brebis traîneront sur les pierres leurs mamelles gonflées de lait.

Pendant que les troupeaux montent ainsi vers les cimes, on voit briller dans les chaumières, à travers les portes ouvertes, la flamme des fagots allumés par les femmes pour tremper la soupe du matin à leurs maris avant d'aller ensemble à la vigne. Après la soupe mangée sur la table luisante de noyer, entourée de bancs du même bois, on voit les vieilles femmes sortir toutes courbées par l'âge et par le travail. Elles se rassemblent et s'asseyent sur les troncs d'arbres couchés le long des chemins, adossés au mur échauffé par le soleil levant; elles y filent leurs longues quenouilles chargées de la laine blanche des agneaux. Ces quenouilles sont entourées d'une tresse rouge qui serpente autour de la laine. Elles gardent les petits enfants en causant entre elles des printemps d'autrefois.

Le jeune homme et la jeune femme sortent les derniers de la maison en glissant la clef par la chatière sous la porte; l'homme tient à la main ses lourds outils de travail, le pic, la pioche; sa hache brille sur ses épaules; la femme porte un long berceau de bois blanc dans lequel dort son nourrisson en équilibre sur sa tête; elle le soutient d'une main, et elle conduit de l'autre main un enfant qui commence à marcher et qui trébuche sur les pierres.

On les suit de l'œil dans les vignes des coteaux voisins. Ils déposent le berceau de l'enfant endormi dans une charrière (petit sentier creux entre deux champs de vigne), à l'ombre des feuilles larges, étagées de nœuds en nœuds, sur les sarments nouveaux de l'année. L'homme rejette sa veste; la jeune femme ne garde que sa chemise de toile épaisse et forte comme le cuir; ils prennent la pioche dans leurs mains hâlées, et on entend résonner partout sur les collines, jusqu'au milieu du jour, les coups de la pioche de fer luisant, sur les cailloux qui l'ébrèchent. La chemise de la femme (haletante de peine), se colle sur sa poitrine et sur ses épaules comme si elle sortait d'un bain dans la rivière. Au moindre cri de son nourrisson qui s'éveille, elle court s'accroupir auprès du berceau, entrouvre sa chemise et donne son lait à l'enfant après avoir donné sa sueur à la vigne.

Quand le soleil est au milieu du ciel, elle déplie un linge blanc qui préserve le pain et le fromage du sable que le vent y jette; elle étend sur la tranche de pain noir le blanc laitage à moitié durci, entouré de la feuille de vigne et semé des grains luisants du sel gris; ils mangent, essouffés, l'un à côté de l'autre, comme deux voyageurs lassés d'une longue marche, au bord du fossé de la route, échangeant à peine quelques rares paroles sur les promesses que le printemps fait à la vendange.

Au pied d'un cep qui l'a distillée l'automne précédent, une bouteille rafraîchie par l'ombre, leur verse goutte à goutte la force et la joie. Ils s'endorment après sur la terre qui fume de chaleur, la tête appuyée sur leurs bras recourbés, et ils repuisent leur vigueur dans les rayons brûlants de ce soleil qui sèche leur jeune sueur.

Le soir, on les entend redescendre en chantant de tous les sentiers des collines, et les petits bergers, qui redescendent avec leur troupeau de la montagne, ramènent à la jeune femme, pour le repas du soir, sa chèvre favorite, les cornes enroulées de guirlandes de buis.

